

## Très chers loisirs

Un train fantôme aux couleurs criardes, une balançoire géante en forme de bateau dont l'escalier d'accès est gardé par deux pirates façon Disney, un manège à l'ancienne avec des chevaux en bois, des stands de hamburgers, Barbapapa, popcorn et sodas : vous êtes à Magic Land. Construit au bord de la mer et délimité par des remparts pseudo-médiévaux, cette fête foraine permanente est le temple du jeu et du loisir de Dakar, la capitale sénégalaise. En ce lendemain de Tabaski, le nom local de la fête musulmane du mouton, l'ambiance bat son plein. En grand boubou de bazin, ce coton à l'aspect brillant très prisé en Afrique de l'ouest, un père pousse ses quatre enfants vers des wagons en forme de chenille. A côté de lui, trois filles de 12 ans, lolitas en talons et jeans serrés, négocient avec le contrôleur de l'attraction une réduction. Assise sur un banc face au trampoline sur lequel ses deux garçons font des bonds, Mériem est une habituée. Elle vient ici environ une fois par trimestre avec ses enfants, aujourd'hui habillés de polos Ralph Lauren, . « Les petits adorent », explique-t-elle. Cette fois, elle a aussi amené son neveu, un petit garçon de six ans, parce que sa soeur « n'a pas les moyens de le faire ». Pour l'entrée, elle a payé par personne 2500 francs Cfa, soit plus de vingt dollars au total. Une somme dans un pays où la moitié de la population vit avec moins de deux dollars par jour.

Depuis 2000, les lieux de loisir payants se sont multipliés à Dakar. Jusque-là, le parc zoologique de Hann, un vaste espace boisé, survivance de l'époque coloniale, et la petite fête foraine familiale installée au centre-ville, près de la cathédrale, étaient les seuls endroits de sortie avec des enfants. Mais la croissance, qui a tourné pendant la première moitié des années 2000 autour du taux record de 5%, et l'évolution du regard sur l'éducation des enfants, surtout dans les milieux aisés, ont contribué à élargir le business du loisir. De petites fêtes foraines, avec manège, auto tamponneuses, ont d'abord fait leur apparition dans quelques quartiers, suivis plus récemment par des petits stands à attraction unique, comme le trampoline géant situé en bord de mer, le long de la route de la Corniche. Pizzerias et fast foods se sont également multipliés à travers la ville, s'ajoutant au traditionnel Caesar's du centre ville. Cerise sur le gâteau, un centre commercial, le Sea Piazza, avec ses boutiques de luxe, son supermarché Casino, ses allées climatisées, son manège et ses fast foods asiatique, tex-mex et libanais, a ouvert ses portes en juillet 2010.

Dans ces nouveaux temples du loisir à l'occidentale, tout le monde n'a pas les mêmes moyens. A Magic Land, Fatima et Zarah, voile noir à bordure dorée pour l'une, orange pour l'autre, ajusté sur le cou et le front, sont attablées devant des hamburgers et des sodas. Filles d'un quincaillier prospère, elle font partie d'une bande d'une dizaine de gamins venus passer la journée là, sous la houlette d'une grande soeur. Pour leurs dépenses, la petite troupe dispose de 50 000 frCFA, explique Lamine, le grand frère de seize ans. Ce dernier est un businessman né: sur son portable dernier cri, il exhibe fièrement les photos des poulets dont il fait commerce, sa propre petite entreprise. Thérèse, en revanche, n'achètera pas à manger. « C'est trop cher », explique la jeune femme en pantalon noir moulant. Sa fille, âgée de quatre ans, vient régulièrement avec son père, mais il n'est pas question de dépenser sans compter. Son mari n'a pas encore terminé ses études de médecine, et le salaire de Thérèse, qui travaille pour une filiale de

la Banque mondiale, est le principal revenu du ménage.

Au Sea Piazza, les contrastes sont encore plus forts. Il y a des initiés, comme Mariama. Grande, mince, habillée de noir, les cheveux lissés au carré. Contrôleuse de gestion, elle pousse un caddie plein. avec l'aisance d'une personne qui fait ses courses tous les quinze jours au Casino. A ses côtés, sa fille de quatre ans jette dans son mini chariot jus de fruits, petits suisses et autres douceurs avec le naturel d'une consommatrice en herbe avertie. Stationnée au rayon glaces à la demande de son fils de deux ans, Aminata est elle aussi familière du lieu. « Je cède. Je lui achète tout ce qu'il veut », avoue la mère active qui travaille dans le milieu pharmaceutique. A côté d'elles, il y a les familles en balade. On les voit se promener entre les rayons, observer, commenter, pour finalement ressortir les mains vides ou avec trois produits au fond d'un sac plastique. Pour elles, le Sea Piazza est une attraction, pas un lieu de consommation.

« Il y a beaucoup de choses à faire pour les jeunes. Mais il faut de l'argent », constate Daouda. En vacances à Dakar après quatre ans d'études aux Etats-Unis, le jeune homme aux Ray Ban porte un regard circonspect sur les évolutions de sa ville natale. Ses neveux, il préfère les amener à la plage, ou en week-end hors de la ville. Nathalie et Astou partagent ce scepticisme. Les deux copines ont profité des derniers jours avant que la température ne soit jugée trop froide par les Sénégalais, pour amener leurs nièces à la plage. Les loisirs des enfants aujourd'hui, « c'est plutôt rester à la maison, jouer à la playstation ou regarder la télé », observent les deux jeunes femmes. Respectivement assistante de direction et étudiante en gestion, elles évoquent avec nostalgie leur enfance, quand il était possible d'aller sans risque flâner en centre ville, qu'il y avait encore des cinémas à Dakar, moins de constructions, plus d'air, et que « 1000 frCFA suffisaient pour aller au ciné, manger, acheter une boisson et aller danser ».